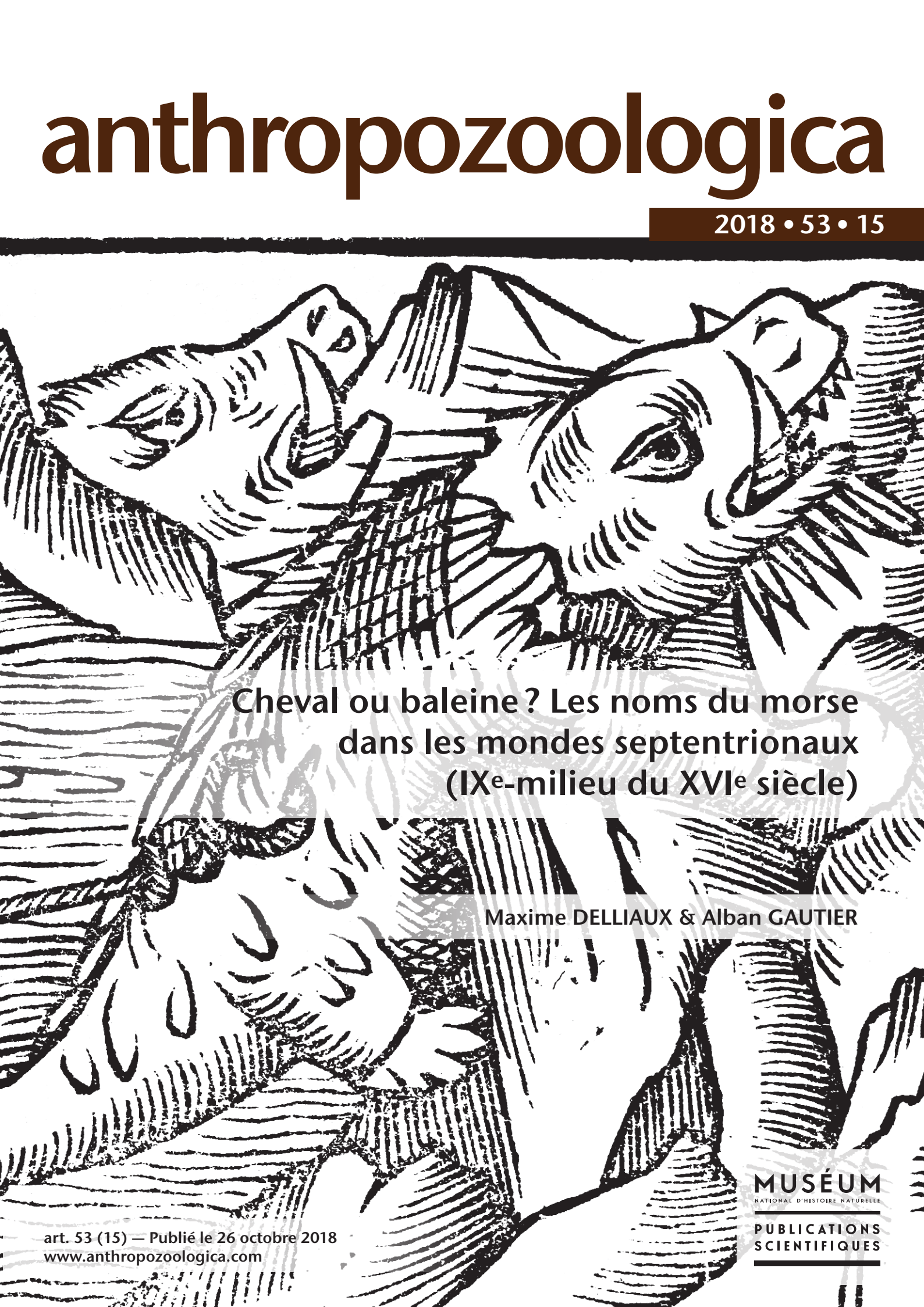




## Cheval ou baleine ? Les noms du morse dans les mondes septentrionaux (IX<sup>e</sup>-milieu du XVI<sup>e</sup> siècle)

Maxime DELLIAUX & Alban GAUTIER

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Bruno David,  
Président du Muséum national d'Histoire naturelle

RÉDACTRICE EN CHEF / EDITOR-IN-CHIEF: Joséphine Lesur

RÉDACTRICE / EDITOR: Christine Lefèvre

RESPONSABLE DES ACTUALITÉS SCIENTIFIQUES / RESPONSIBLE FOR SCIENTIFIC NEWS: Rémi Berthon

ASSISTANTE DE RÉDACTION / ASSISTANT EDITOR: Emmanuelle Rocklin (anthropo@mnhn.fr)

MISE EN PAGE / PAGE LAYOUT: Emmanuelle Rocklin, Inist-CNRS

COMITÉ SCIENTIFIQUE / SCIENTIFIC BOARD:

Cornelia Becker (Freie Universität Berlin, Berlin, Allemagne)  
Liliane Bodson (Université de Liège, Liège, Belgique)  
Louis Chaix (Muséum d'Histoire naturelle, Genève, Suisse)  
Jean-Pierre Digard (CNRS, Ivry-sur-Seine, France)  
Allowen Evin (Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, France)  
Bernard Faye (Cirad, Montpellier, France)  
Carole Ferret (Laboratoire d'Anthropologie Sociale, Paris, France)  
Giacomo Giacobini (Università di Torino, Turin, Italie)  
Véronique Laroulandie (CNRS, Université de Bordeaux 1, France)  
Marco Masseti (University of Florence, Italy)  
Georges Métaillé (Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, France)  
Diego Moreno (Università di Genova, Gènes, Italie)  
François Moutou (Boulogne-Billancourt, France)  
Marcel Otte (Université de Liège, Liège, Belgique)  
Joris Peters (Universität München, Munich, Allemagne)  
François Poplin (Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, France)  
Jean Trinquier (École Normale Supérieure, Paris, France)  
Baudouin Van Den Abeele (Université Catholique de Louvain, Louvain, Belgique)  
Christophe Vendries (Université de Rennes 2, Rennes, France)  
Noëlie Vialles (CNRS, Collège de France, Paris, France)  
Denis Vialou (Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, France)  
Jean-Denis Vigne (Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, France)  
Arnaud Zucker (Université de Nice, Nice, France)

COUVERTURE / COVER:

Olaus Magnus, *Historia de gentibus septentrionalis*, Rome, 1555.  
Caen, BU Droit-Lettres, Réserve 11052.  
Cliché: Thierry Buquet, avec l'autorisation de la bibliothèque.

*Anthropozoologica* est indexé dans / *Anthropozoologica is indexed in:*

- Social Sciences Citation Index
- Arts & Humanities Citation Index
- Current Contents - Social & Behavioral Sciences
- Current Contents - Arts & Humanities
- Zoological Record
- BIOSIS Previews
- Initial list de l'European Science Foundation (ESF)
- Norwegian Social Science Data Services (NSD)
- Research Bible

*Anthropozoologica* est distribué en version électronique par / *Anthropozoologica is distributed electronically by:*

- BioOne® (<http://www.bioone.org>)

***Anthropozoologica*** est une revue en flux continu publiée par les Publications scientifiques du Muséum, Paris, avec le soutien de l'Institut des Sciences humaines et sociales du CNRS.

***Anthropozoologica*** is a fast track journal published by the Museum Science Press, Paris, with the support of the Institut des Sciences humaines et sociales du CNRS.

Les Publications scientifiques du Muséum publient aussi / The Museum Science Press also publish:

***Adansonia*, *European Journal of Taxonomy*, *Geodiversitas*, *Naturae*, *Zoosystema*.**

Diffusion – Publications scientifiques Muséum national d'Histoire naturelle  
CP 41 – 57 rue Cuvier F-75231 Paris cedex 05 (France)  
Tél.: 33 (0)1 40 79 48 05 / Fax: 33 (0)1 40 79 38 40  
[diff.pub@mnhn.fr](mailto:diff.pub@mnhn.fr) / <http://sciencepress.mnhn.fr>

© Publications scientifiques du Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, 2018  
ISSN (imprimé / print): 0761-3032 / ISSN (électronique / electronic): 2107-08817

PHOTOCOPIES:

Les Publications scientifiques du Muséum adhèrent au Centre Français d'Exploitation du Droit de Copie (CFC), 20 rue des Grands Augustins, 75006 Paris. Le CFC est membre de l'*International Federation of Reproduction Rights Organisations (IFRRO)*. Aux États-Unis d'Amérique, contacter le *Copyright Clearance Center*, 27 Congress Street, Salem, Massachusetts 01970.

PHOTOCOPIES:

The Publications scientifiques du Muséum *adhere to the* Centre Français d'Exploitation du Droit de Copie (CFC), 20 rue des Grands Augustins, 75006 Paris. The CFC is a member of *International Federation of Reproduction Rights Organisations (IFRRO)*. In USA, contact the *Copyright Clearance Center*, 27 Congress Street, Salem, Massachusetts 01970.

# Cheval ou baleine ? Les noms du morse dans les mondes septentrionaux (IX<sup>e</sup>-milieu du XVI<sup>e</sup> siècle)

**Maxime DELLIAUX**

Laboratoire H.L.L.I. Histoire, les Langues, les Littératures & l'Interculturel,  
Université du Littoral Côte d'Opale,  
Maison de la Recherche en Sciences humaines, sociales et juridiques,  
Palais impérial, 17 rue du Puits d'Amour, F-62200 Boulogne-sur-Mer (France)  
delliaux.maxime@orange.fr

**Alban GAUTIER**

UMR 6273 Centre Michel de Boüard – Centre de Recherches archéologiques et historiques  
anciennes et médiévales (Crahm),  
CNRS – Université de Caen Normandie,  
Bâtiment Sciences B, Esplanade de la paix, F-14032 Caen cedex 5 (France)  
alban.gautier@sfr.fr

Soumis le 20 juillet 2017 | Accepté le 22 mars 2018 | Publié le 26 octobre 2018

Delliaux M. & Gautier A. 2018. — Cheval ou baleine ? Les noms du morse dans les mondes septentrionaux (IX<sup>e</sup>-milieu du XVI<sup>e</sup> siècle), in Jacquemard C., Gauvin B., Lucas-Avenel M.-A., Clavel B. & Buquet T. (éds), Animaux aquatiques et monstres des mers septentrionales (imaginer, connaître, exploiter, de l'Antiquité à 1600). *Anthropozoologica* 53 (15): 175-183. <https://doi.org/10.5252/anthropozoologica2018v53a15>. <http://anthropozoologica.com/53/15>

## MOTS CLÉS

Pays nordiques,  
morse,  
baleine-cheval,  
*hvalr*,  
ivoire,  
zoonymes,  
lexicographie,  
alimentation,  
monstres.

## RÉSUMÉ

La pluralité terminologique est une des principales caractéristiques du rapport des humains au morse (*Odobenus rosmarus* (Linnaeus, 1758)). Par une approche lexicographique, nous proposons de préciser et de mettre en relation les uns avec les autres, les termes qui désignent le morse dans l'Europe septentrionale au long des siècles médiévaux et jusqu'à la Renaissance. Ces zoonymes sont à la fois nombreux et ambigus, certains désignant davantage l'ivoire que le morse. Nous prendrons pour cela appui sur des sources narratives, des sources juridiques et des sources de la pratique. Par une réflexion sur les mots, nous aborderons par exemple l'histoire de l'alimentation et la symbolique de l'animal.

## ABSTRACT

*Horse or whale? Naming the walrus in Northern Europe (ninth to mid-sixteenth century).*

One of the main features of the relation between humans and the walrus (*Odobenus rosmarus* (Linnaeus, 1758)) is terminological plurality. Our lexicographical approach specifies the meanings of words referring to the walrus in Northern Europe during the Middle Ages and into the Renaissance, and the links between them. Those terms are both numerous and ambiguous, while some of them actually mean ivory rather than walrus. In order to achieve our study, we use narrative, juridical and practical sources. Our examination of words also bears results in the fields of food history and animal symbolism.

## KEY WORDS

Nordic countries,  
walrus,  
horse-whale,  
*hvalr*,  
ivory,  
animal names,  
lexicography,  
food,  
monsters.

## INTRODUCTION

À la fin de l'année 1918, un philologue de 26 ans fut embauché par l'équipe du *New English Dictionary* (aujourd'hui *Oxford English Dictionary*; OED 1928) pour effectuer un travail de recherche et de synthèse lexicographique portant sur une série de mots anglais commençant par la lettre W, et en particulier quelques mots à l'étymologie complexe que ce brillant étudiant, spécialiste des langues germaniques, était invité à clarifier en recensant les occurrences. Ce jeune officier récemment démobilisé allait par la suite devenir l'un des écrivains les plus célèbres du XX<sup>e</sup> siècle : il s'agit de John Ronald Reuel Tolkien (Carpenter 1992: 106-108). Parmi les mots qui lui furent assignés, se trouvaient *walnut* (la noix) et *walrus* (le morse) : deux termes dont l'histoire lexicale est tellement difficile qu'il s'en plaignait le soir à son épouse. Dans le cas du nom du morse, il dut recommencer six fois le travail de mise au propre de la notice dans laquelle il expliquait les multiples aléas des divers mots germaniques apparentés au mot néerlandais *walrus* ou *walros*, auquel l'anglais, au XVII<sup>e</sup> siècle, emprunta l'actuel *walrus*. De toute évidence, la question le tracassait, car dans les années suivantes, alors qu'il était devenu professeur à Leeds, puis tout au long de sa carrière qui se poursuivit à Oxford, il continua à noircir les pages d'un carnet et consacra sans doute un cours magistral à l'histoire de ce mot (Gilliver *et al.* 2009: 23, 24 ; voir le résultat de ces recherches dans OED 1928: art. « walrus »). Pour ce grand savant, les noms du morse constituaient de toute évidence un sujet à la fois passionnant et complexe.

L'animal que nous appelons aujourd'hui le morse – un pinnipède, *Odobenus rosmarus* (Linnaeus, 1758), caractérisé entre autres par ses longues défenses – a connu bien des noms au cours du Moyen Âge – à savoir entre la fin du IX<sup>e</sup> siècle, date du récit de voyage connu sous le titre de *Relation d'Ohthere* (Bately 2007), premier texte à évoquer l'existence de la « baleine-cheval », et le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, où parurent la *Carta marina* et l'*Historia de gentibus septentrionalibus* d'Olaus Magnus (1539, 1555), qui contiennent les toutes premières représentations figurées et légendées du morse. Le présent article vise à recenser les noms attestés à cette époque, et à préciser leur signification littérale. Nous verrons que non seulement ces noms ne renvoient pas tous à la « baleine-cheval », mais que cette même locution ne désigne pas toujours le morse. Ces mots entretiennent donc entre eux des relations complexes, que nous aborderons avec prudence – ne serait-ce que parce que la chronologie des attestations reste difficile à établir. À travers cette brève étude lexicographique, nous tenterons surtout d'éclairer les réalités culturelles auxquelles ces termes apparentés et imbriqués renvoient.

LA BALEINE-CHEVAL DANS LE RÉCIT DE VOYAGE D'OH THERE AU IX<sup>e</sup> SIÈCLE

L'occurrence la plus ancienne est celle du mot *horshwal*, attesté dans la *Relation d'Ohthere* (Bately 2007). Rédigé dans le dernier quart du IX<sup>e</sup> siècle, ce texte en vieil anglais a pu

être décrit comme une *interview* (Lebecq 2011a: 225). Ottar – nom scandinave d'Ohthere – est un navigateur norvégien qui a voyagé jusqu'en mer Blanche dans les années 870-890, avant d'être reçu à la cour d'Alfred le Grand, roi des Ouest-Saxons, puis des Anglo-Saxons de 871 à 899. Il y est questionné sur son voyage, et ses réponses sont annexées à une traduction en vieil anglais de l'*Histoire contre les païens* d'Orose (V<sup>e</sup> siècle), peut-être réalisée dans l'entourage du roi (Bately 2014) ; l'ouvrage original s'ouvrait en effet sur un tableau chorographique, repris et adapté par le traducteur anglo-saxon, qui a trouvé dans le récit d'Ohthere de quoi compléter ses informations géographiques sur le Nord (Valtonen 2008). Parmi les nombreuses informations qu'il distille, Ohthere explique qu'il s'est rendu chez les *Finnas* (Sames) « pour les baleines-cheval [*horshwalum*], parce qu'elles ont dans leurs dents [*on hiora toþum*] un os très précieux [*swiþe æpele ban*] » (Bately 2007: 45 ; trad. des auteurs). Le portrait qu'Ohthere fait des baleines-cheval est relativement précis. D'une part, « cette baleine est bien plus menue que les autres baleines » (*Se hwal bið micle læssa þonne oðre hwalas*). Par ailleurs, elles ont des défenses – littéralement des dents, *toþum* – qui fournissent de l'ivoire – littéralement de l'os, *ban* (Fell 1984: 61, 62). Enfin, leur peau permet de confectionner des cordages de navires (*sciprapum*) (Bately 2007: 45). En fin de compte, le *horshwal* de la *Relation d'Ohthere* semble bien être un morse.

Le mot *horshwal* est de toute évidence composé des éléments *hors* (cheval) et *hwal* (baleine) (Bosworth 1898: 554) : il convient donc de traduire ce terme par « baleine-cheval », et non « cheval-baleine », puisque dans les langues germaniques (à l'inverse du français), l'élément qualifié est habituellement mentionné en premier. Ce terme est vraisemblablement issu du mot norrois *hrosshwalr* (Bately & Stanley 2007: 57), lui-même composé des éléments (*h*)*ross* (cheval) et *hwal(r)* (baleine)<sup>1</sup>. L'apparition du terme anglais à une date plus précoce que le mot scandinave, dont il est probablement dérivé, s'explique par le fait que les témoignages en vieil anglais sont plus anciens que ceux en norrois, qui n'apparaissent qu'au XII<sup>e</sup> ou XIII<sup>e</sup> siècle. Ainsi, quand Alfred et son entourage ont interrogé Ohthere sur ce qu'il avait vu au cours de son voyage, ce dernier a mentionné la présence de *hrosshwalir* (pluriel de *hrosshwalr*) en mer Blanche ; et il l'a probablement fait dans sa propre langue, le norrois. Bien que des objets en ivoire de morse antérieurs au IX<sup>e</sup> siècle aient été découverts en Angleterre (Beckwith 1972), le nom du *hrosshwalr*, ainsi que l'animal lui-même, devaient être inconnus des auditeurs anglo-saxons. Ils auraient alors simplement transposé le mot scandinave dans leur langue, transformant *hrosshwalr* en *horshwal*. Ce type de dérivation est parfaitement crédible dans un contexte d'intercompréhension assez forte entre Anglo-Saxons et Scandinaves, et de transposition d'une langue à l'autre de mots ayant les mêmes racines, reconnus comme tels par les locuteurs (Townend 2002).

1. Nous employons l'adjectif « norrois » dans le sens le plus générique (proche de l'anglais *Old Norse*), qui permet désigner par un même terme l'ensemble des variétés médiévales des langues scandinaves : ce mot recouvre donc le vieil islandais, le vieux norvégien, et autres langues.

DE LA GRÁGÁS (C. 1150) À L'HISTORIA DE  
GENTIBUS SEPTENTRIONALIBUS (1555)  
D'OLAUS MAGNUS : L'AFFIRMATION D'UNE  
DICHOTOMIE BALEINE-CHEVAL/MORSE

Si la *Relation d'Ohthere* ne laisse guère de place au doute sur la nature du *hrosshvalr* (ou *horshwæl*), la situation est bien différente plus de deux siècles plus tard. Le mot *hrosshvalr* est toujours utilisé, même s'il est relativement peu attesté dans les textes médiévaux en langue norroise (sept occurrences seulement relevées par le *Dictionary of old Norse prose* [ONP 2010]). Surtout, comme le montrent dès le XII<sup>e</sup> siècle les lois islandaises de la *Grágás* (*Kristinna laga þáttir* : § 17), il semble bien que le nom de « baleine-cheval » ne désigne par un morse, mais un autre animal marin :

« Quand un homme jeûne la nuit, il est autorisé à manger des aliments secs comme des plantes, des fruits et tout ce qui pousse sur terre. Il peut également manger [...] du poisson de toutes sortes et des baleines [*fiska alls kyns og hvala*], d'autres espèces que le *rosmalr* et le phoque [*apra en rosmal og sel*], ces dernières ne pouvant être mangées que quand la consommation de viande est autorisée. Le *roshvalr* [*ros hval*] ne doit pas être mangé, ni le narval [*ná hval*], ni le « peigne rouge » [*rauð kembing*]. » (Finsen 1852: 36 ; nous modernisons les graphies et traduisons)

Dans cet extrait, deux animaux sont nettement différenciés : l'un est appelé *rosmalr* et l'autre *roshvalr*. Si le second zoonyme est très proche de *hrosshvalr*, le premier n'apparaît sous cette forme que dans la *Grágás* (Finsen 1852 ; Dennis *et al.* 1980). Quel animal se cache derrière chacun de ces termes ?

*Rosmalr* et *roshvalr* semblent tous deux faire partie du groupe des *hvalir* (au singulier *hvalr*), ce qui obscurcit leur identification. En effet, alors que le latin distingue ordinairement le *cetus* – un monstre – de la *balena* – un très gros poisson (Guizard 2011 : 264) –, le norrois (ici, en l'occurrence, le vieil islandais) ne connaît que le mot polysémique *hvalr*, éventuellement précisé par des qualificatifs. D'après la *Grágás* (Dennis *et al.* 1980 : 49), le *roshvalr* est un *hvalr* que l'on ne doit pas manger, ce qui le rapprocherait du *cetus*, c'est-à-dire un animal dangereux. *A contrario*, il est autorisé de manger le *rosmalr*, qui serait donc davantage identifiable à une *balena*. Les traducteurs de la *Grágás* en anglais identifient le *rosmalr* à un morse (Dennis *et al.* 1980 : 50) : de fait, il s'agit d'une variante du zoonyme *rosmhvalr* – attesté dans plusieurs textes à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, et utilisé sous cette forme dans certains manuscrits de la *Grágás* (ONP 2010 : art. « *rosmhvalr* ») – qui, comme on le verra, désigne très clairement le morse.

Une source norvégienne postérieure vient confirmer l'idée d'une distinction entre la baleine-cheval et le morse. Dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, l'auteur du *Miroir royal* (§ 12) décrit en ces termes la baleine-cheval :

« Puis il y a les espèces de baleines [*hvala kyn*] qui sont féroces et cruelles envers les hommes et cherchent à perdre les hommes partout où elles le peuvent : l'une s'appelle *hrosshvalr* (« baleine-cheval ») et l'autre *rauðkembingr* (« peigne-rouge »). Celles-ci sont pleines de voracité et de méchanceté ; jamais elles ne sont rassasiées de tueries, car elles parcourent toutes

les mers pour chercher si on y trouve des bateaux. Puis elles sautent pour pouvoir les couler plus vite et les perdre de cette façon. Les hommes ne mangent pas ces baleines [*fiskar*], car elles sont leurs adversaires comme si elles étaient déterminées pour être des ennemis du genre humain. Ces baleines ne dépassent pas trente ou quarante aunes, pour les plus longues d'entre elles. » (Brenner 1881 : 28 ; Jónsson 1997 : 50)

Cette baleine-cheval est une créature féroce, un *cetus* monstrueux qu'il est difficile d'identifier. Il semble évident que ce n'est pas un morse car, bien que massif et robuste, ce pinnipède n'est pas un prédateur pour l'homme. En outre, la taille de 30 ou 40 aunes (soit 120 à 160 pieds, dans tous les cas plus de 20 mètres de long) correspond bien mieux à des baleines au sens moderne du terme. Par ailleurs, comme l'a déjà suggéré notre lecture de la *Grágás*, le morse est ailleurs investi d'un zoonyme original (Finsen 1852 : *Kristinna laga þáttir*, § 17) sur lequel nous reviendrons.

Le *hrosshvalr* dont il est question dans le *Miroir royal* (§ 12) n'a donc plus rien à voir avec celui qu'Ohthere avait décrit à Alfred à la fin du IX<sup>e</sup> siècle. À l'animal recherché pour sa peau et son ivoire, s'est substitué une baleine tueuse. Ce monstre apparaît dans une autre source anonyme du XIII<sup>e</sup> siècle, cette fois-ci en latin, l'*Historia Norwegiae* :

« Des baleines chevalines cyclopes [*monoculus equinus cetus*] avec de larges crinières se trouvent [au Groenland]. Ce sont les bêtes les plus féroces hantant les profondeurs marines. » (Kunin & Phelpstead 2001 : 4 ; trad. des auteurs)

L'expression *equinus cetus* est bien l'équivalent latin du norrois *hrosshvalr*. Or, tout comme le *hrosshvalr* du *Miroir royal* (§ 12) n'est pas un morse, l'*equinus cetus* de l'*Historia Norwegiae* (Kunin & Phelpstead 2001) n'en est pas un non plus : c'est un monstre marin. C'est ce qu'attestent les variantes irlandaises *rosualt* et *rossal*, attestées dans des manuscrits du XII<sup>e</sup> siècle, visiblement adaptées d'un archétype scandinave (Kiparsky 1952 : 37, 38).

Le féroce *hrosshvalr* des Scandinaves est plus précisément un monstre marin cyclope (*monoculus*). L'appareil oculaire représente d'ailleurs un trait de monstruosité qui court du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire durant les siècles où s'affirme la différenciation entre le morse d'un côté et la baleine-cheval de l'autre. Ainsi la *Saga de Kormákr* (*Kormáks saga*, XIII<sup>e</sup> siècle ; Sveinsson 1939) met en scène la vie d'un certain Kormákr, qui a tué les fils de la sorcière Þórveig. Au début du chapitre 18, alors qu'il voyage en bateau vers la Norvège, Kormákr est attaqué par un *hrosshvalr*, qui n'est autre que la sorcière métamorphosée dans le but de nuire au protagoniste (Sveinsson 1939 : 265, 266). L'auteur de la saga précise que « les hommes pensèrent avoir reconnu les yeux de Þórveig » (trad. Durand 1975 : 55). La dangerosité, autant que les yeux du *hrosshvalr*, sont bien mis en avant dans ce texte (Dillmann 2006 : 247). Trois siècles plus tard, la description de monstres marins aux yeux énormes (*praegrandes oculi*) proposée par Olaus Magnus dans son *Historia de gentibus septentrionalibus* (XXI, 5) continue de faire écho au *cetus* cyclope et à la sorcière-*hrosshvalr* de la *Saga de Kormákr* (Olaus Magnus 1555 : 734 ; Foote 1998 : 1086, 1087). Il semble en définitive y avoir là un *topos* de la littérature nordique.

## LES ZOONYMES NORROIS SPÉCIFIQUES AU MORSE

Au moins à partir du milieu du XII<sup>e</sup> siècle – et peut-être même encore plus tôt, puisque la *Grágás* est une compilation de dispositions légales plus anciennes (« Law-Codes, Icelandic »; Holman 2003: 171) – le *hrosshvalr* n'est donc plus un morse dans les sources nordiques. Ce qui était clairement un morse pour Ohthere a désormais les traits d'un monstre. Le pinnipède, bien distinct, est quant à lui désigné par deux termes spécifiques et assez répandus : *rostungr* et *rosmhvalr* (ONP 2010 relève 25 occurrences pour *rostungr* et dix-huit pour *rosmhvalr*).

Dans le *Miroir royal* (§ 17), le morse est appelé *rostungr* :

« Il reste encore une espèce que les Groenlandais comptent parmi les baleines [*mæð hvalum*], mais qui me paraît plutôt devoir être classée parmi les phoques [*mæð sælum*] ; son nom est *rostungr* et elle atteint quatorze aunes ou quinze au maximum. L'aspect de ce poisson [*fisks*] est tout à fait comme celui d'un phoque [*sæl*] en ce qui concerne la fourrure, la tête, la peau et la queue, et en avant il a des nageoires comme un phoque [*asæl*] [...] Mais son aspect est différent de celui des autres phoques [*aðrir sælar*], en ceci qu'il a deux grandes dents en plus des petites dents, et qu'elles sont situées devant dans la mâchoire supérieure. » (Brenner 1881: 49; Jónsson 1997: 69)

Il ne semble pas y avoir de parenté entre les zoonymes *hrosshvalr* et *rostungr*. L'élément *rost* n'est probablement pas une variante de (*h*)*ross* (cheval) : il faudrait plutôt le rapprocher de l'adjectif *rauð* (rouge) (De Vries 1961: 452; Köbler 2014: art. « *rost-ung-r* »), qualifiant le substantif *ungr* (jeune). Littéralement, *rostungr* signifierait donc « jeune rouge », désignation que l'on peut essayer d'expliquer de deux manières. Commençons par la couleur : lorsque le morse reste longtemps sur la terre ferme à se chauffer au soleil, sa peau prend une coloration rosée du fait de la dilatation de ses vaisseaux sanguins (Wilson & Mittermeier 2014: 118, 119). Une telle observation aurait-elle pu influencer le choix du zoonyme ? Par ailleurs, la racine *ungr* (jeune) (Zoëga 2004: 451) pourrait s'expliquer par les stratégies cynégétiques : les chasseurs ne s'intéressent-ils pas au premier chef aux jeunes spécimens qui, bien que moins gros et donc moins rentables, sont moins dangereux car moins robustes ?

Dans l'extrait ci-dessus, un détail retient notre attention. Le *rostungr* est identifié comme un *hvalr* par les Groenlandais, alors que pour l'auteur norvégien, l'animal partage davantage de caractéristiques avec le phoque, *Phoca vitulina* Linnaeus, 1758 (*sæl*). Depuis les environs de l'an 1000, le sud du Groenland était habité par des colons scandinaves, dont les établissements (*bygd*) étaient relativement proches des *Norðrsetr* (baie de Disko), la principale zone de chasse au morse au Groenland (McGovern 1985; Delliaux 2016). Cela nous invite à penser qu'une partie des colons connaissait bien l'animal et qu'elle en avait une description personnelle, non fantasmée. Peut-être utilisaient-ils un zoonyme en *hvalr* (le terme *rosmhvalr* vient évidemment à l'esprit) pour désigner leur proie, ce dont l'auteur du *Miroir royal* (§ 12) pourrait s'être fait l'écho. En revanche, faire du morse une espèce de phoque est une chose inédite.

Au IX<sup>e</sup> siècle, Ohthere distinguait nettement les phoques (*seolas*) et les morses (*horshwæl*). Comment expliquer un tel glissement ? Nous ne connaissons pas l'identité précise de l'auteur du *Miroir royal*, et il nous est donc impossible de savoir s'il possédait une connaissance intime des choses de la mer. S'appuyait-il sur son savoir pratique pour décrire les animaux, ou son inexpérience l'amenait-elle à les réinventer ? Il est en tout cas étonnant de constater à quel point la description qu'il propose est juste sur le plan morphologique. D'après Einar Már Jónsson (1997: 17), il était originaire de la Norvège septentrionale, région où vit le morse au Moyen Âge, comme en témoignent notamment la *Relation d'Ohthere* (Bately 2007) et l'*Historia de gentibus septentrionalibus* (Olaus Magnus 1555: XXI, 28). Notre mystérieux auteur a donc peut-être vu un morse de ses propres yeux et en aurait proposé une description ; peut-être aussi l'occasion lui a-t-il été donnée de dialoguer avec des chasseurs ou des commerçants. Les informations relatives au Groenland seraient donc le fruit de compilations, d'observations et de discussions (Jónsson 1997: 22).

En Islande, le terme le plus courant semble avoir été *rosmhvalr*, dont la forme *rosmalr* que nous avons déjà rencontrée dans la *Grágás* est une variante (Dillmann 2006: 248; ONP 2010: art. « *rosmhvalr* »). Parmi d'assez nombreux exemples, on peut citer la *Saga indépendante de Hrafn Sveinbjarnarson*, où l'auteur fait intervenir un *rosmhvalr* que les hommes ne craignent pas :

« Il se produisit cet événement dans le Dýrafjörðr pour le þing [assemblée régionale] de printemps auquel assistait Hrafn, qu'un morse [*rosmhvalr*] monta à terre et les gens allèrent le blesser, mais la bête [*hvalr*] bondit dans la mer et coula parce qu'elle avait été navrée à mort. On alla aux bateaux et l'on dragua le fond, voulant tirer la bête [*hvalr*] à terre, mais sans résultat. Hrafn invoqua alors le saint évêque Thomas [Becket] pour parvenir à atteindre l'animal [*hvalr*], il lui donnerait les défenses s'ils arrivaient à tirer la baleine [*hvalr*] à terre. Dès qu'il eut fait ce vœu, il n'y eut plus d'obstacle à tirer la baleine [*hvalr*] à terre. » (Hasle 1967: 3, 4; trad. Boyer 2005: 715)

L'auteur décrit ici un genre de *hvalr*, au point que ce seul terme suffit à le désigner une fois que le contexte a bien établi de quel genre de gros animal marin il s'agit. L'animal est capable de s'échouer sur la terre ferme, puis de repartir en mer, comportement bien connu du morse. De même, la chasse et l'échouage des mammifères marins ou amphibiens est une réalité en Islande. C'est ce que suggère le toponyme Rosmhvalanes (littéralement « Cap-des-morses »), qui revient à plusieurs reprises dans le *Landnámabók* ou *Livre de la colonisation de l'Islande*, dans sa recension de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle (Boyer 2000: 52, 112, 258, 260). En effet, ce cap (*nes*) se situe à l'ouest de l'Islande (Pierce 2009: 57), où plusieurs sites ont livré du matériel archéozoologique en relation avec le morse (Frei *et al.* 2015).

D'où vient le zoonyme *rosmhvalr* ? La ressemblance avec (*h*)*rosshvalr* est forte, et il n'est pas impossible qu'un mot ait déteint sur l'autre : il arrive de fait dans des manuscrits de la *Grágás* que la forme *roshvalr* soit utilisée en lieu et place du *rosmhvalr* attendu (ONP 2010: art. « *rosmhvalr* »). Cependant, la présence de la lettre *m* au milieu du mot empêche de voir

une dérivation directe entre les deux termes. Par ailleurs, la syllabe *rosm* est objectivement une métathèse de *mors*, terme qui comme on le verra est d'origine same ou finnoise. Le *rosmhvalr* serait-il alors une « baleine-morse » ? Un emprunt terminologique aux voisins finno-ougriens n'a bien sûr rien d'impossible. Une troisième hypothèse rejoint l'étymologie de *rostungr*. Tolkien évoque dans ses notes le mot moyen anglais *rossome*, qui signifie « rougeur », et relève un équivalent vieux haut allemand plus ancien, *rosamo* (Gilliver *et al.* 2009: 31). D'autres lexicographes ont de fait rapproché l'élément *rosm*- de cette racine germanique évoquant une couleur rouge ou brune (De Vries 1961: 451), même s'il convient de noter qu'aucune forme de type *\*rosmi* n'est attestée dans les langues scandinaves anciennes (Kiparsky 1952: 32). L'existence de variantes graphiques en *rostm*- dans les manuscrits de la *Grágás* (ONP 2010: art. « *rosmhvalr* ») confirment le rapprochement qui pouvait être fait dans l'esprit de certains scribes entre les deux mots, qui désignaient le même animal.

Nous ne choisirons pas entre ces trois hypothèses, qui ont toutes leur intérêt et leurs faiblesses. On notera cependant qu'elles ne sont pas nécessairement exclusives : ainsi, l'idée de rougeur et/ou la proximité phonétique avec *hrosshvalr* – qui, comme nous l'a montré la *Relation d'Ohthere* (Bately 2007), désignait bien le morse au IX<sup>e</sup> siècle, au moins chez certains Scandinaves – ont pu favoriser la métathèse *mors/rosm* et le glissement de sens pour *hrosshvalr*.

## MORSE ET BALEINE-CHEVAL : EXCURSUS ALIMENTAIRE

La distinction entre morse et baleine-cheval est bien éclairée par ce que les différents auteurs disent de leurs statuts respectifs dans l'alimentation humaine. On a vu plus haut que, selon la *Grágás* (Finsen 1852: *Kristinna laga þáttir*, § 17), la chair de morse peut être consommée, mais seulement en temps de charnage. Cette distinction se retrouve dans le *Miroir royal* (§ 17) :

« Ces espèces de phoques [*ðasse sæla kyn*] dont nous avons parlé [les morses] sont appelées des poissons [*fiskar*] car elles vivent dans la mer et se nourrissent d'autres poissons et les hommes peuvent bien en manger, mais cependant pas de la même manière qu'ils mangent des baleines [*hvalar*]. On peut en effet manger de la baleine [*hvalar*] les jours de jeûne comme d'autres poissons, mais ces poissons-là [*fiskar*: les phoques, incluant les morses] ne peuvent être mangés que lorsqu'il est permis de consommer de la viande. » (Brenner 1881: 49 ; Jónsson 1997: 69, 70)

Ainsi, bien que considéré comme un poisson, le morse est reconnu – à l'instar du phoque – comme un animal amphibie, et sa consommation en temps de charnage pose problème, et peut même être proscrite. Ce n'est généralement pas le cas pour la chair des cétacés (dauphin *Delphinus delphis* Linnaeus, 1758, marsouin *Phocoena phocoena* (Linnaeus, 1758) et baleines diverses), connue sous le nom latin de *crassus piscis* (poisson gras, en français « craspois ») et fort appréciée des élites en temps de jeûne (Lebecq 2011b).

En revanche, la « baleine-cheval » ne doit jamais être mangée. Il s'agit donc bien d'un *cetus* qui, en tant que monstre, est perçu comme *ad malam partem* (Lecouteux 1999: 56) et peut faire l'objet d'un tabou alimentaire de nature en partie religieuse : la mention apparaît en effet dans la section intitulée *Kristinna laga þáttir*, « Livret des lois chrétiennes ». Cet interdit était-il lié à la nature supposément équine du monstre ? Dans le monde scandinave du XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle, la consommation de viande de cheval était jugée inacceptable pour un chrétien, et était parfois identifiée comme une « survivance » du paganisme (Dierkens & Gautier 2017). La « baleine-cheval » aurait-elle été rapprochée du cheval tout court, et rejetée comme lui ? Nous pouvons aussi, peut-être avec plus de certitude, rapprocher cet interdit du tabou de l'anthropophagie : manger un animal qui a mangé un être humain ferait courir le risque du cannibalisme. La *Grágás* stipule en effet dans l'article qui précède celui cité ci-dessus (Finsen 1852: *Kristinna laga þáttir*, § 16), que « si l'on sait qu'un animal a tué quelqu'un, il ne faut pas le manger » (Dennis *et al.* 1980: 49 ; trad. des auteurs).

L'interdiction de manger la « baleine-cheval » laisse par ailleurs entendre qu'il ne s'agit pas d'un monstre marin purement imaginaire, qu'il serait donc vain de chercher à identifier. C'est un animal aquatique bien réel, que l'on chassait et que l'on aurait pu consommer. Mais de quel animal s'agit-il ? De l'orque épaulard, *Orcinus orca* (Linnaeus, 1758), cétacé féroce et carnassier dont les taches peuvent apparaître comme d'énormes yeux ? D'un genre de baleine ? La question reste ouverte.

## LE MORSE DANS LES AUTRES LANGUES

Le norrois *rosmhvalr* (et/ou sa variante *rosmalr*) est probablement à l'origine de la désignation latine *rosmarus*, que l'on trouve par exemple chez Olaus Magnus, à la fois dans sa *Carta marina* (Olaus Magnus 1539) et dans son *Historia de gentibus septentrionalibus* (Olaus Magnus 1555). Le mot (qui désigne aujourd'hui le morse dans la nomenclature scientifique) est absent du glossaire de Du Cange (1883-1887) comme du lexique de Niermeyer (1976), et son importation dans la langue latine est difficile à dater. Chez Olaus Magnus, le *rosmarus* est un poisson (*piscis*) aussi grand qu'un éléphant (Olaus Magnus 1555: 757) – il conviendrait peut-être alors de faire le lien avec l'*elephantus* de Pliny, que Fabrice Guizard rapproche de fait du morse (Guizard 2011: 263). Capable d'escalader les falaises, il se nourrit d'herbe et attaque l'homme avec ses dents tranchantes. Le zoonyme *rosmarus* porte en lui l'élément *rosm*- observé dans *rosmalr* et *rosmhvalr*. Bien que réfugié à Rome, Olaus Magnus a peut-être eu accès à des sources vernaculaires et a pu injecter dans son œuvre des termes issus des langues scandinaves : serait-il celui qui a latinisé *rosmhvalr* en *rosmarus* ?

Quelques décennies plus tard, le terme est en tout cas assez répandu, sans doute en raison du succès de l'œuvre d'Olaus Magnus. On voit alors le mot déteindre sur le mot bien plus ancien (attesté en latin classique) *rosmarinus*, qui désigne la « rosée marine ». Ici encore, on constate que des sens différents, mais aux connotations voisines – les choses de la mer... – peuvent s'entre-influencer pour donner naissance à des mots

nouveaux et à des images nouvelles. Ainsi, le poète anglais Edmund Spenser utilise en 1590 dans sa *Faerie Queene* (II, xii, 24) le substantif *rosmarine* dans une énumération de monstres marins : « *And greedy Rosmarines with Visages deforme* » (Gray 2006: 204). On sait l'influence de la langue latine sur la poésie de Spenser, et l'importation du mot en anglais n'est pas étonnante dans ce contexte.

Olaus Magnus utilise aussi le zoonyme *morsus* dans son *Historia de gentibus septentrionalibus* (XXI, 28) – mais pas dans la *Carta marina*, plus ancienne –, qu'il rapproche explicitement du *rosmarus* quand il décrit les « grands poissons » « qu'on appelle *morsi* ou *rosmari* » (Olaus Magnus 1555: 757). Ce mot est dérivé du lapon *moršša* ou du finnois *mursu*, peut-être via le russe *morž* (TLFi 2004: art. « morse »). Les rapports entre ces trois formes et la façon dont elles ont pu, ensemble ou séparément, donner naissance aux mots équivalents dans les langues d'Europe occidentale, sont complexes, et on ne peut de toute manière les étudier qu'à partir d'attestations postérieures au Moyen Âge (Kiparsky 1952: 23-29). On notera cependant que Sames et Finnois sont très présents dans l'*Historia de gentibus septentrionalibus*, et que l'humaniste suédois inclut des mots vernaculaires lorsqu'il parle de ces peuples (Delliaux 2015). Est-il celui qui a acclimaté en latin ces termes finno-ougriens ? Ce n'est pas certain, du moins pas directement. On trouve en effet dès 1517 la forme *morss* dans le *Tractatus de duabus Sarmatiis* du médecin polonais Mathias Miechowita, l'un des premiers ouvrages consacrés à la description de la Moscovie. L'auteur y explique qu'il y a dans les contrées septentrionales des « poissons appelés *morss* » (*pisci morss nuncupati*) qui sortent de l'eau pour faire l'ascension des falaises ; les Moscovites les chassent pour leurs dents, qui sont « assez grandes, larges et blanches, et très lourdes » (*magnos, latos et albos, pondere gravissimos*) (Kiparsky 1952: 6, 7). Valentin Kiparsky a exploré les fortunes diverses de ce zoonyme (devenu, y compris en raison de lectures hâtives, *morff*, *morsf*, *morsz*, *mors*, *morce*, *morsa*, etc.) dans un grand nombre de publications de l'époque moderne, en latin, allemand, français, et dans plusieurs langues romanes (Kiparsky 1952: 8-16).

Mais ce n'est peut-être pas là la première apparition de cette forme dans une langue occidentale. En effet, William Caxton mentionne dès 1482 la prise de « grands poissons » dont l'un est appelé *mors marine* (OED 1928: art. « morse »). Cependant, le fait que ces « poissons » aient été pris près de Londres jette le doute sur leur identification. Il pourrait s'agir d'un tout autre animal, dont le nom aurait alors plus à avoir avec la mort ou la morsure qu'avec un zoonyme finno-ougrien. Olaus Magnus affirme pour sa part dans son *Historia de gentibus septentrionalibus* (XXI, 28) que le *morsus* est « peut-être appelé ainsi en raison de sa propension à mordre brutalement » (*forsitan ab asperitate mordendi sic appellati*), et il explique comment il attaque l'homme avec ses dents (Olaus Magnus 1555: 757). De fait, si l'animal de l'*Historia de gentibus septentrionalibus* est visiblement un morse, il a des caractéristiques monstrueuses. La notice qui le concerne est logiquement incluse dans le livre XXI, consacré aux « poissons monstrueux » (Foote 1998: 1086, 1087).

N'y a-t-il pas là une survivance, même inconsciente, de la baleine-cheval ? On retrouve en tout cas, à nouveau, des correspondances phonétiques et des connotations, qui brouillent l'histoire de la transmission des mots... ou qui l'expliquent. Ce *morsus* latin annonce en effet les mots du type *morse* : en anglais d'abord aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, avant que ce mot ne soit détrôné par *walrus* sous l'influence du néerlandais (OED 1928: arts « morse » et « walrus ») ; mais aussi en français, où le mot est attesté pour la première fois en 1540, puis à nouveau vers 1570, sous la plume d'Agrippa d'Aubigné, dans la formule *morce marin* (TLFi 2004: art. « morse »).

Quant à l'horrible *hrosshvalr*, il a aussi eu une postérité en France. Le zoonyme norrois se retrouve à la fin du XII<sup>e</sup> siècle dans le mot *galerous*, relevé dans la *Folie Tristan* de Berne (v. 156) par Antoine Thomas (1911) puis Jules Horrent (1946: 50). On sait que l'implantation des Vikings en Normandie a favorisé l'acclimatation de termes norrois dans la langue française : de fait, on observe ici une francisation phonétique du composé *hval(r)* + (*h*)*ross*. *Gal* est clairement un équivalent de *hval* (par remplacement du *w* germanique par un *g* roman), et (*h*)*ross* a à peine été modifié pour devenir *rous*. On notera aussi l'inversion par rapport au zoonyme norrois : cette fois-ci, l'objet déterminé apparaît en premier, ce qui paraît logique en contexte roman ; mais cela laisse entendre que lorsque l'inversion a été opérée, les locuteurs savaient de quoi ils parlaient et ce que signifiaient les deux composants germaniques. Horrent estimait pour sa part que l'inversion était plus ancienne et existait déjà dans un \**hvalhross* scandinave qui, bien que non attesté, aurait donné naissance aux termes modernes *hvalros* (danois), *walrus* (néerlandais, anglais) et *Walross* (allemand) (Horrent 1946: 52, 53). Il reste en tout cas difficile de préciser quel animal se cache derrière l'appellation *galerous*. En raison de la proximité avec la *balaine*, il convient sans doute d'écarter la suggestion selon laquelle cet *hapax* (*galerox* dans le manuscrit ; le passage parallèle de la *Folie Tristan* d'Oxford ignore ce vers) pourrait être réduit à une faute de copie pour *garelox*, signifiant « loup-garou » (Demaules 2005: 202, 203). Le dialogue entre le roi Marc et Tristan permet d'identifier le *galerous* comme un être monstrueux et/ou fabuleux, probablement aquatique :

Mars (Marc) l'apele si li demande :

« Fous, con as non ? (Fou, quel est ton nom ?)

– G'é non Picous.

– Qui t'angendra ?

– Uns *galerous*.

– De que t'ot-il ? (De quoi t'eut-il ?)

– D'une balaine. » (Lecoy 1994: 21)

Il est vrai que, dans cet épisode, Tristan endosse la personnalité du fou : la référence aux grands monstres marins que sont le *galerous* et la *balaine* participe donc d'« une certaine noblesse, certes inquiétante, des ascendants dont Tristan se réclame » (Durier 1988: 48). Cet être fou, produit de l'accouplement d'un morse et d'une baleine, s'inscrit bien dans le domaine de l'étrange. N'allons donc en tirer aucune conclusion sur les connaissances zoologiques en milieu francophone au XII<sup>e</sup> siècle !

La question ne se pose pas en ce qui concerne les mots français *ro(h)al*, *rochal* et *rohart*, qui désignent sans conteste l'ivoire de morse. À l'origine, il y a encore le mot *hrosshvalr*,

cette fois-ci « à l'endroit » : il est probable que (à la différence du terme *galerous*) les locuteurs n'avaient aucune idée du sens premier du terme norrois, qu'ils ont repris sans en inverser les éléments. *Hrossvalr* a donc donné en ancien français *roal* ou *rohal*, peut-être par l'intermédiaire d'une forme de type \**ros-hal* (Horrent 1946: 69). On trouve ce même mot sous la forme latine *rohallum* dans le texte latin de la *Summa de legibus* du Grand Coutumier de Normandie (début du XIII<sup>e</sup> siècle), à l'article XVI *De variscis*, qui porte sur le droit de « varech » (Tardif 1896: 47 ; Ridel 2009: 259). La forme *ro(h)al* est bien attestée en ancien français, et ce dès la fin du XII<sup>e</sup> siècle dans la *Chanson de Jérusalem* (v. 6114, 6115) :

Tout li paison estoient d'ivoire et de rohal  
d'ebenus li auquant, li pluisor d'emiral [...]  
(Tous les piquets étaient d'ivoire et de *rohal*,  
certains d'ébène, plusieurs d'émeraude [...]) (Thorp 1992: 170 ; Ridel 2009: 259).

Ici, les mots ivoire (d'éléphant) et *rohal* (de morse) ne semblent pas synonymes, et désignent en outre des piquets de tente, objets pointus qui peuvent évoquer la forme des défenses. Le même usage continue au XIII<sup>e</sup> siècle, dans la *Vie de saint Alban* (*Vie de seint Auban*) en anglo-normand. Ce long poème hagiographique attribué au moine anglais Matthieu Paris, à qui l'on doit de nombreux écrits hagiographique en latin sur le même saint (Vaughan 1958: 168-181 et 195-204), nous est connu dans une version amputée du début, qui s'ouvre sur les quatre vers suivants, où la Sainte Croix est évoquée :

[...] ki tant est redutée de diable enferral ;  
mes ne ert d'or adubbée [parée], ne d'autre metal,  
de peres precieuses, de ivoire ne roal.  
ni out acastonnée [d'agate], ne gemme, ne cristal [...] (Atkinson 1876: 3).

Le *roal* apparaît à nouveau au côté de divers matériaux précieux : or, autres métaux, pierres précieuses, ivoire, agate (ou onyx), gemmes, cristal (de roche). La distinction entre ivoire (d'éléphant) et *roal* (de morse) est bien présente, et l'auteur ne les confond nullement : en d'autres occasions, Matthieu Paris se montre d'ailleurs tout aussi expert à décrire (en latin) des matériaux servant à orner des objets prestigieux, comme le sont ordinairement les reliques de la Croix et des saints (Vaughan 1958: 186) ; ce même auteur était d'ailleurs d'autant moins susceptible de confondre les deux substances, qu'il est un des rares Occidentaux du Moyen Âge à avoir vu, décrit et même dessiné un éléphant (Vaughan 1958: 256-258).

La forme *rohart* apparaît quant à elle dans des textes en moyen français. C'est le cas, par exemple, dans l'inventaire du mobilier de Charles V (1379), qui distingue « ung vieil coutel à manche d'yvire » d'« ung autre coutel, à ung manche de rohart » (Labarte 1879: 246). Ce mot *rohart* n'est sans doute qu'une variante de *rohal* (Horrent 1946: 66, 67). Enfin, le mot *rochal* est attesté dans la glose française de la *Summa de legibus*, où il traduit le *rohallum* originel :

« Le rochal qui est selon l'opinion daulcuns une chose vermeille qui est en la mer, de quoi on fait manches à cousteaulx. Et aulcuns aultres dient que cest une chose qui ressemble a dyamant, fors quelle nest pas si blanche, mais tire plus sur le roux. » (Le Rouillé 1539: fol. xxviii, « De varech »)

On passerait de *ro(h)al* à *rochal* via le mot « roche », par association d'idées entre ivoire et pierre précieuse (Horrent 1946: 67) : Du Cange s'y est trompé, qui a traduit *rohallum* par « cristal de roche » (Du Cange 1883-1887: art. « rohanlum »).

Ces deux dernières sources nous donnent à voir des manches de couteaux fabriqués avec le matériau d'origine animale, ce que corrobore le matériel retrouvé dans de nombreux sites archéologiques. Comme sous la plume de Matthieu Paris, le *rochal* et le *rohart* sont bien de l'ivoire de morse, distincts de l'ivoire (*yvire*), c'est-à-dire de l'ivoire d'éléphant. Le *rochal* est présenté comme moins blanc que l'ivoire et tirant davantage sur le roux, caractéristique de l'ivoire de morse (Roesdahl 1998: 12).

On trouve enfin ce même mot en moyen anglais sous la forme *ruel*, *rewell* ou *ruwal*, en particulier dans la locution *ruel-bone*, qui désigne un matériau précieux. Dans quel sens s'est faite la transmission ? Sans doute du français vers l'anglais, car, comme on l'a vu, le mot est attesté dans dès le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle en anglo-normand, mais seulement au XIV<sup>e</sup> siècle en moyen anglais (OED 1928: art « ruel-bone »).

## CONCLUSION

Traquer le morse par ses occurrences dans les textes n'est pas chose aisée. Les sources disponibles sont pour l'essentiel peu loquaces, et plus ou moins fiables. L'historien risque en effet de se perdre sur un sentier où il croise certes la bête, mais aussi le monstre ou même l'ivoire.

Au début de ce travail, nous soulignons le défi que fut pour Tolkien l'étude étymologique du terme *walrus*. Nous pouvons le convoquer à nouveau à son issue : Tolkien a utilisé à plusieurs reprises l'expression *ruel-bone* dans ses œuvres de fiction (Gilliver *et al.* 2009: 181, 182). A-t-il été attiré par la ressemblance de ce mot avec son troisième prénom, Reuel ? Mais « Réouel » est un nom biblique et hébraïque (c'est un des noms du beau-père de Moïse), et il nous emmènerait bien loin des mers du Nord...

## Remerciements

Les auteurs adressent leurs remerciements aux relecteurs d'*Anthropozoologica* pour leurs commentaires et suggestions.

## RÉFÉRENCES

- ATKINSON R. (ed.) 1876. — *Vie de Seint Auban: a Poem in Norman-French, ascribed to Matthew Paris*. John Murray, Londres, xvi + 128 + cxlx p.
- BATELY J. 2007. — Text and translation: the three parts of the known world and the geography of Europe north of the Danube according to Orosius' *Historiae* and its Old English version, in BATELY J. & ENGLERT A. (eds), *Other's Voyages: a Late 9<sup>th</sup> Century Account of Voyages along the Coasts of Norway and Denmark and its Cultural Context*. Viking Ship Museum, Roskilde: 40-50.
- BATELY J. 2014. — The Old English Orosius, in DISCENZA N. G. & SZARMACH P. E. (eds), *A Companion to Alfred the Great*. Brill, Leyden, Boston: 297-343. (Coll. Brill's Companions to the Christian Tradition; 58).

- BATELY J. & STANLEY E. G. 2007. — Translation notes, in BATELY J. & ENGLERT A. (eds), *Ohthere's Voyages: a Late 9th Century Account of Voyages along the Coasts of Norway and Denmark and its Cultural Context*. Viking Ship Museum, Roskilde: 51-58.
- BECKWITH J. 1972. — *Ivory Carvings in Early Medieval England*. Harvey Miller, Londres, 168 p.
- BOSWORTH J. 1898. — *An Anglo-Saxon Dictionary*. Clarendon Press, Oxford, 1302 p.
- BOYER R. (trad.) 2000. — *Le livre de la colonisation de l'Islande*. Brepols, Turnhout, 384 p.
- BOYER R. (trad.) 2005. — La Saga indépendante de Hrafn Sveinbjarnarson, in BOYER R., *La Saga des Sturlungar*. Les Belles Lettres, Paris: 713-749. (Coll. Classiques du Nord; 7).
- BRENNER O. 1881. — *Speculum regale, ein altnorwegischer Dialog, nach Cod. Arnemagn. 243, fol. B, und den ältesten Fragmenten*. Christian Kaiser, Munich, 212 p.
- CARPENTER H. 1992. — *J. R. R. Tolkien: a Biography*. Grafton, Londres, 288 p.
- DELLIAUX M. 2015. — Le Nord, « Vagina gentium ». *Contributions à l'étude de la nordicité et de la septentrionalité dans la Carta marina et l'Historia de gentibus septentrionalibus d'Olaus Magnus (XVI<sup>e</sup> siècle)*. Mémoire de master 2, Université du Littoral Côte d'Opale, Boulogne-sur-Mer, 196 p.
- DELLIAUX M. 2016. — Le morse et le phoque dans les mers du Nord au Moyen Âge : chasse, exploitation, commerce. Une approche par les textes. *Anthropozoologica* 51 (2): 85-96. <https://doi.org/10.5252/az2016n2a1>
- DEMAULES M. 2005. — Picous ou l'énigme d'un nom dans la *Folie de Berne*, in JAMES-RAOUL D. & SOUTET O. (eds), *Par les mots et les textes. Mélanges de langue, de littérature et d'histoire des sciences médiévales offerts à Claude Thomasset*. Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, Paris: 197-210.
- DENNIS A., FOOTE P. & PERKINS R. M. (trad.) 1980. — *Laws of Early Iceland: Grágás I*. University of Manitoba Press, Winnipeg, 288 p.
- DE VRIES J. 1961. — *Altnordisches etymologisches Wörterbuch*. Brill, Leyden, I + 690 p.
- DIERKENS A. & GAUTIER A. 2017. — *Inmundum atque execrabile*. Retour sur la question de l'hippophagie dans l'Europe du Nord et du Nord-Ouest au haut Moyen Âge, in HORARD M.-P. & LAURIOUX B. (eds), *Pour une histoire de la viande. Fabrication et représentations de l'Antiquité à nos jours*. Presses universitaires de Rennes, Rennes; Presses universitaires François-Rabelais, Tours: 189-211.
- DILLMANN F.-X. 2006. — *Les magiciens dans l'Islande ancienne. Études sur la représentation de la magie islandaise et de ses agents dans les sources littéraires norroises*. Kungl. Gustav Adolfs Akademien för svensk folkkultur, Uppsala, xxi + 779 p.
- DU CANGE C. 1883-1887. — *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis*. L. Favre, Niort. <http://ducange.enc.sorbonne.fr> dernière consultation: 11/09/2018.
- DURAND F. (trad.) 1975. — *La saga de Kormak*. Heimdal, Caen, 102 p.
- DURIER B. 1988. — *La symbolique de la mer dans les Tristan en vers français et allemands*. Mémoire de DEA, Université de Picardie, Amiens.
- FELL C. E. 1984. — Some questions of language, in LUND N. (ed.), *Two Voyagers at the Court of King Alfred: the Ventures of Ohthere and Wulfstan, Together with the Description of Northern Europe from the Old English Orosius*. Sessions, York: 56-63.
- FINSÉN V. 1852. — *Grágás: Islendernes lovbog i Firstatens tid. I*. Trykt i Brøderne Berlings, Copenhagen, 250 p.
- FOOTE P. G. (ed.) 1998. — *Olaus Magnus. A Description of the Northern Peoples 1555. Vol. III*. FISHER P. & HIGGINS H. (trads). The Hakluyt Society, Londres, 1248 p.
- FREI K. M., COUTU A. N., SMIAROWSKI K., HARRISON R., MADSEN C. K., ARNEBORG J., FREI R., GUÐMUNDSSON G., SINDBÆK S. M., WOOLLETT J., HARTMAN S., HICKS M. & MCGOVERN T. H. 2015. — Was it for walrus? Viking Age settlement and medieval walrus ivory trade in Iceland and Greenland. *World Archaeology* 47 (3): 439-466. <https://doi.org/10.1080/00438243.2015.1025912>
- GILLIVER P., MARSHALL J. & WEINER E. 2009. — *The Ring of Words: Tolkien and the Oxford English Dictionary*. Oxford University Press, Oxford, 240 p.
- GRAY E. 2006. — *Edmund Spenser: The Faerie Queene, Book two*. Hackett, Indianapolis, xxvii + 244 p.
- GUIZARD F. 2011. — Retour sur un monstre marin au haut Moyen Âge : la baleine, in GAUTIER A. & MARTIN C. (eds), *Échanges, communications et réseaux dans le Haut Moyen Âge*. Brepols, Turnhout: 261-275. <https://doi.org/10.1484/M.HAMA-EB.1.100902>
- HASLE A. 1967. — *Hrafn saga Sveinbjarnarsonar: B-Redaktionen*. Munksgaard, Copenhagen, xlviii + 66 p.
- HOLMAN K. 2003. — *Historical Dictionary of the Vikings*. Scarecrow Press, Lanham, 404 p.
- HORRENT J. 1946. — À propos de Gallerous : localisation de la « Folie Tristan de Berne », Gallerous et Rohal. *Le Moyen Âge* 52 (1): 43-72.
- JONSSON E. M. (trad.) 1997. — *Le Miroir royal*. Esprit ouvert, Paris, 238 p.
- KIPARSKY V. 1952. — *L'histoire du morse*. Suomalainen Tiedekatemia, Helsinki, 54 p.
- KÖBLER G. 2014. — *Altnordisches Wörterbuch*. <http://www.koeblergerhard.de/anwbhinw.html> dernière consultation: 11/09/2018.
- KUNIN D. L. (trad.) & PHELPSTEAD C. L. (ed.) 2001. — *A History of Norway and the Passion and Miracles of the Blessed Óláfr*. Viking Society for Northern Research, London, xlv + 143 p. (Coll. Viking Society For Northern Research Text Series; 13).
- LABARTE J. 1879. — *Inventaire du mobilier de Charles V, roi de France*. Imprimerie nationale, Paris, xxiv + 423 p. (Coll. Documents inédits sur l'histoire de France).
- LEBECQ S. 2011a. — Ohthere et Wulfstan : deux marchands-navigateurs dans le Nord-Est européen à la fin du IX<sup>e</sup> siècle, in LEBECQ S., *Hommes, mers et terres du Nord au début du Moyen Âge. I: Peuples, cultures, territoires*. Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq: 223-237.
- LEBECQ S. 2011b. — Scènes de chasse aux mammifères marins (mers du Nord, VI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles), in LEBECQ S., *Hommes, mers et terres du Nord au début du Moyen Âge. I: Peuples, cultures, territoires*. Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq: 239-252.
- LECOUTEUX C. 1999. — *Les monstres dans la pensée médiévale européenne*. Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, Paris, 256 p. (Coll. Traditions et croyances).
- LECOY F. 1994. — *Les deux poèmes de « La Folie Tristan »*. Champion, Paris, 101 p.
- LE ROUILLÉ G. 1539. — *Le Grand Coustumier du pays et duché de Normandie, avec plusieurs additions par Maistre Guillaume Le Rouillé d'Alençon*. N. Le Roux, Anger; F. Regnault, Paris; G. Anger, Caen.
- MCGOVERN T. H. 1985. — The Arctic frontier of Norse Greenland, in GREEN S. W. ET PERLMAN S. M. (eds), *The Archaeology of Frontiers and Boundaries*. Academic Press, New York: 275-323. <https://doi.org/10.1016/B978-0-12-298780-9.50018-7>
- NIERMEYER J. F. 1976. — *Mediae latinitatis lexicon minus*. Brill, Leyden, 1138 p.
- OED 1928. — *Oxford English Dictionary*. Oxford University Press, Oxford, 10 vol.
- OLAUS MAGNUS 1539. — *Carta marina et descriptio septemtrionalium terrarum ac mirabilium rerum in eis contentarum deligentissime elaborata Anno Domini 1539*. Thomas de Rubis, Venise.
- OLAUS MAGNUS 1555. — *Historia de gentibus septentrionalibus*. Rome, lxxxiv + 815 p. <http://runeberg.org/olmagnus/> dernière consultation: 11/09/2018.
- ONP 2010. — *Ordbog over den norrøne prosasprog*. Københavns Universitet, Copenhagen. <https://onp.ku.dk/> dernière consultation: 11/09/2018.

- PIERCE E. 2009. — Walrus hunting and the ivory trade in early Iceland. *Archaeologia Islandica* (7): 55-63.
- RIDEL E. 2009. — *Les Vikings et les mots: l'apport de l'ancien scandinave à la langue française*. Errance, Paris, 351 p.
- ROESDAHL E. 1998. — L'ivoire de morse et les colonies norroises. *Proxima Thulé* (3): 9-48.
- SVEINSSON E. Ó. 1939. — *Vatnsdæla saga, Hallfreðar saga, Kormáks saga, Hrómundar þáttur halta, Hrafn þáttur Guðrúnarsonar*. Hið Íslenska forritafélag, Reykjavík, cxxiv + 357 p. (Coll. Íslensk Fornrit; 8).
- TARDIF E.-J. 1896. —  *Coutumiers de Normandie: textes critiques. Tome II: La Summa de legibus Normanniae in cura laicali*. Picard, Paris, ccxlviii + 395 p.
- THOMAS A. 1911. — *Galeror* dans la *Folie Tristan* de Berne. *Romania* 40 (160): 618-621. <https://doi.org/10.3406/roma.1911.4662>
- THORP N. R. (éd.) 1992. — *La Chanson de Jérusalem*. University of Alabama Press, Tuscaloosa, xii + 739 p. (Coll. The Old French Crusade Cycle; 6).
- TLFi 2004. — *Trésor de la Langue Française informatisé*. CNRS-Université de Lorraine, Nancy. <http://atilf.atilf.fr/tlfi> dernière consultation : 11/09/2018.
- TOWNEND M. 2002. — *Language and History in Viking Age England. Linguistic Relations between Speakers of Old Norse and Old English*. Brepols, Turnhout, 248 p. (Coll. Studies in the Early Middle Ages; 6).
- VALTONEN I. 2008. — *The North in the Old English Orosius: a Geographical Narrative in Context*. Société Néophilologique, Helsinki, xvi + 672 p (Coll. Mémoires de la Société Néophilologique de Helsinki; 73).
- VAUGHAN R. 1958. — *Matthew Paris*. Cambridge University Press, Cambridge, xii + 88 p. (Coll. Cambridge Studies in Medieval Life and Thought, 2<sup>nd</sup> series; 6).
- WILSON D. E. & MITTERMEIER R. A. (eds) 2014. — *Handbook of the Mammals of the World. Vol. IV: Sea Mammals*. Lynx, Barcelona, 614 p.
- ZOËGA G. T. 2004. — *A Concise Dictionary of Old Icelandic*. University of Toronto Press, Toronto, 560 p.

*Soumis le 20 juillet 2017;  
 accepté le 22 mars 2018;  
 publié le 26 octobre 2018.*